

Béatrice Mulengezi

« S'engager, et pas pour soi »

Jeune de 13 ans, elle a déjà voulu être infirmière. Elle jouait déjà qu'elle travaillait dans un petit dispensaire. Son père pensait que cela empêcherait une vie de famille normale, par les services du matin, du soir et de la nuit que les infirmières doivent effectuer. Elle a donc été orientée vers des humanités commerciales et elle a obtenu un graduat en formation bancaire.

REDACTION > Edwin Verduyts PHOTOGRAPHIE > Francis Tilborghs

Pourtant, comme aînée de dix enfants, je prenais soin de mes petits frères et petites sœurs. Plus tard, quand j'ai rencontré mon mari, un médecin qui travaillait parmi les lépreux et les tuberculeux dans la brousse du Congo, je suis devenue son assistante bénévole. Dans les années '80, nous avons eu l'opportunité de venir en Belgique, car mon mari faisait une spécialisation en pneumologie. En 1986, j'ai décidé de suivre une formation d'infirmière psychiatrique à Namur. Ainsi j'ai quand même pu suivre ma vocation, mon métier de cœur. Pourquoi infirmière psychiatrique ? Parce que cela permet de soigner la globalité de la personne, d'avoir le temps pour l'autre, d'aller à la rencontre de la souffrance de l'autre. En 1996, j'ai été engagée au Centre Psychiatrique Saint-Martin de Dave, où je travaille encore actuellement dans Revivo A, une unité de psychiatrie aiguë.

Le changement en '98

Par les événements politiques en '98, quand j'étais sur place pour faire connaître le Congo à mes enfants, j'ai vécu moi-même les craintes des femmes devant la guerre au Congo de l'Est, d'où j'étais native. De retour en Belgique, ma vie va changer complètement. Tout d'abord j'ai voulu aider le Congo, surtout les femmes qui y souffraient d'insécurité, de faim, de viols. J'ai commencé à faire du lobbying humanitaire pour les groupes les plus vulnérables. J'ai commencé à être militante pour les droits de la femme, tout en restant infirmière à Dave et éduquant mes trois enfants. Voyageant souvent au Congo, j'ai fondé en 2006 une ASBL, la Caravane pour la Paix et la Solidarité, qui a comme objectif de lutter contre et de dénoncer toute forme de violence faite aux femmes.

Aider en Belgique aussi

Cette ASBL va encore jeter un pont de plus entre la Belgique et le Congo. Au fond, je suis mi-congolaise et mi-belge, mon équilibre est là. En Belgique j'ai commencé à m'occuper des femmes immigrées (de toute na-

tionalité) dans les centres de réfugiés. Etre immigré et être dans un centre peuvent mener des personnes à avoir des problèmes de santé mentale. L'ASBL s'occupe de la prévention de maladies mentales chez les arrivants, afin d'améliorer l'intégration. L'ASBL organise des groupes de paroles dans le centre des immigrés et prend aussi d'autres initiatives pour l'interculturel et l'intégration. A l'Est du Congo, on s'occupe des femmes traumatisées de guerre. On veut prévenir la décompensation psychique et militer pour une bonne santé mentale et contre la pauvreté. L'ASBL est financée par la Région Wallonne. On est soutenu aussi par la Province de Namur, la Communauté Française et le Centre d'Égalité des Chances. C'est en équipe qu'on s'occupe des femmes immigrées, moi je reste bénévole. Puisque au Sud on a peu de moyens, on est soutenu par la solidarité des femmes au Nord. Ainsi, nous travaillons en synergie avec d'autres mouvements féminins.

»On veut militer pour une bonne santé mentale et contre la pauvreté.«

Je suis très reconnaissante envers mes collègues travaillant à Revivo A qui sont très souples pour me permettre d'avoir un horaire qui rend possible mes voyages au Congo. Comme récemment, dans le cadre de la marche des femmes à Bukavu, dont je suis la co-organisatrice, Cette marche internationale a réuni 25000 femmes de tous les pays du monde pour montrer leur solidarité avec la souffrance des femmes au Congo.

Caraes

J'ai aussi une convention de bénévole avec Médecins Sans Vacances à Malines qui envoient des équipes de formation en Afrique. Cela me permet de travailler pour Caraes, l'ONG des Frères de la Charité, dans leurs projets en Afrique centrale. Là aussi, l'accent est sur le travail pour

les femmes traumatisées. Je travaille donc là aussi pour les Frères de la Charité, qui y font vraiment du beau travail, avec peu de moyens et peu de personnel qualifié. Je peux offrir une plus-value à Caraes, parce que je parle les langues (dont le swahili) de la région et que j'ai ainsi un contact facile avec les femmes qui viennent nombreuses en consultation. Je vois aussi comment Caraes peut venir en aide : au Congo, où un membre de famille accompagne le malade, au lieu de faire à manger dans des situations insécurisées, j'ai conseillé d'avoir un hangar avec des fours à briques pour obliger les familles à cuisiner dans de bonnes conditions. En ergothérapie, il ne s'agit par exemple pas de peindre, mais d'apprendre à aménager un petit jardin potager, à équilibrer la nourriture, à conserver les denrées alimentaires et d'apprendre l'hygiène de vie, la couture, ... Pour les hommes, on pratique la musicothérapie.

L'avenir du Congo

Le Congo est un pays malade, et je crains que je ne verrai jamais quand il sera guéri. Les blessures infligées par le passé sont énormes. Pourtant, sur le plan humain, il peut s'en sortir. L'avenir du Congo dépendra de l'investissement de la femme dans les restrictions des conflits et dans les décisions. Mais il faut aussi soigner la cause. Le problème dans les pays des grands lacs est l'insécurité. La communauté internationale doit ici prendre sa responsabilité, car elle entretient l'insécurité qui permet les pillages des richesses du Congo. Quand le dialogue s'installera vraiment, tout pourrait évoluer vite. Mais entre-temps, il ne sert pas de pleurer, ce que je fais pourtant parfois, mais de m'engager. ■

> Béatrice Mulengezi a 50 ans.

> a deux fils et une fille qui partagent son amour du Congo

> ses hobbies sont la musique et la lecture

> elle est très sensible aux injustices

> sa devise : l'égalité.

QUI EST
Béatrice
Mulengezi